

Bleue comme une orange

15/20 - Saint-Simon, l'ingénieur-prêcheur de l'*industrialisme*

Le Français Henri de Saint-Simon (1760-1825), venu des marais picards - aux confins de ces vastes et vagues Pays-Bas, s'étalant et se retirant suivant les siècles entre l'Authie et la Mer du Nord, et de l'Atlantique à l'Allemagne - est le prophète exalté de ce que l'économiste Adolphe Blanqui a nommé « la révolution industrielle » (1837). Ayant découvert sur place l'esprit d'entreprise des *Anglo - et Dutch - American* ; étudié les mathématiques et l'ingénierie à l'école de Mézières - future Polytechnique ; visité les canaux, réseaux, digues et polders néerlandais ; gagné et perdu une fortune en spéculations foncières sous la Révolution ; il entame à près de quarante ans une carrière « scientifique » - ou se voulant telle.

Un ingénieur qui se pique de penser ne fait jamais que de l'ingénierie. De l'analogie entre les réseaux physiologiques, économiques, sociaux, géographiques, etc., Saint-Simon tire des projets de transformation du monde sous la direction rationnelle des scientifiques. Disciples et descendants de Saint-Simon, conscients ou inconscients, prolifèrent du XIX^e siècle au XXI^e, en France et ailleurs, quitte à changer le nom de sa doctrine - l'industrialisme - pour celui de leur variante particulière (positivisme, socialisme scientifique, cybernétique, etc.). Leur triomphe est, *a posteriori*, tout sauf une surprise. Il est celui d'une classe, la *technocratie* (Smyth, 1919), à la fois produit et productrice de *technologies* (Bigelow, 1829), au sens nouveau et américain d'applications industrielles de la science (technosciences), et dont les *technologistes* de toutes sortes fournissent l'idéologie. Cette idéologie culmine aujourd'hui dans le *transhumanisme* (Huxley, 1957), dont les Pays-Bas constituent l'un des centres les plus avancés. Mais on y revient.

1760. Le comte Henri de Saint-Simon naît à Paris d'une lignée de nobles remontant d'après lui à Charlemagne. Henri, d'un esprit farouche, refuse à treize ans la communion. Son père le fait emprisonner à Saint-Lazare. L'héritier, jeune et fougueux, entame à 17 ans, et comme l'exige sa lignée, une carrière de sous-lieutenant qui l'expédie deux ans plus tard, avec le grade de capitaine de cavalerie, combattre pour l'indépendance des États-Unis. Il se plaît à dire, sans fausse modestie, « qu'il pouvait se regarder à juste titre comme l'un des fondateurs de la liberté des États-Unis¹. »

Saint-Simon se fait remarquer à la tête de ses troupes au siège d'York en 1781, et à celui de Brinston Hill l'année suivante où, blessé et prisonnier, il est envoyé en détention à la Jamaïque, jusqu'à la paix de 1783. Il quitte alors le soleil pénitentiaire des îles pour s'en aller - à 23 ans - présenter au vice-roi du Mexique un projet de canal de l'Atlantique au Pacifique ; projet « froidement accueilli » nous dit-il. Mais sans nous dire pourquoi, ni comment il a conçu et promu lui-même, sur place, ce brouillon du canal de Panama, ni les raisons de son échec. Nul ne sait d'ailleurs si l'épisode est vrai. Mais vrai ou faux, il vérifie la précocité de son intérêt pour les réseaux de communication.

Ce voyage en Amérique est pour Saint-Simon ce que le séminaire ou le service militaire sont d'ordinaire aux gens de son ordre :

« Ma vocation n'était point d'être soldat ; j'étais porté à un genre d'activité bien différent, et je puis dire contraire. Étudier la marche de l'esprit humain pour travailler

¹ M.-G. Hubbard, *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, 1857.

ensuite au perfectionnement de la civilisation, ce fut le but que je me proposai. Je m'y vouai dès lors sans partage, j'y consacrai ma vie entière². »

Saint-Simon conserve de sa campagne américaine la plus grande admiration envers les membres du Congrès, fondateurs des libertés américaines, et plus encore envers Benjamin Franklin (1706-1790), « chez qui il trouvait unis avec bonheur la persévérance laborieuse de l'ouvrier, la profonde sagacité du penseur philosophique, et la patience du savant, qui permet à l'homme de dompter la nature en lui faisant connaître toutes les lois³. »

Inspiré des Encyclopédistes et anti-esclavagiste, ce « Père fondateur des États-Unis » est effectivement lettré autant que scientifique. Ses études sur l'électricité sont remarquées des savants, et Franklin n'est rien moins que l'inventeur du paratonnerre, des lunettes à double foyer, et d'un efficace poêle à bois. Il est aussi fermement attaché aux vertus puritaines.

Son *Autobiographie* (1797) énumère les treize vertus jugées nécessaires à l'amélioration, méthodique et personnelle, du jeune homme : tempérance, frugalité, industrie, ordre, modération, chasteté, etc. Un condensé de puritanisme. Franklin est d'ailleurs l'auteur de l'adage « *Time is money* », le temps c'est de l'argent, une valeur à fructifier. Rien d'étonnant à ce qu'il représente pour le sociologue Max Weber l'archétype de ces protestants qui font l'esprit du capitalisme comme celui des États-Unis.

Saint-Simon trouve chez Franklin, dans la révolution américaine et son état d'esprit entreprenant, l'issue philosophique qui fera plus tard défaut, selon lui, à la révolution française :

« Le rêve américain marque la victoire de l'entreprise commerçante et économe sur l'État guerrier et dépensier, le triomphe d'un modèle de la communication par la circulation généralisée. Émerge en Amérique, l'idée qu'il suffirait de gérer toute la société comme une entreprise, pour la transformer profondément »,

note l'universitaire Pierre Musso à propos de la période américaine de Saint-Simon⁴.

Aussi bien, si l'on veut établir la généalogie de telles idées, Saint-Simon retrouve en Amérique et dominant le congrès, l'état d'esprit des philosophes-marchands néerlandais, pour partie fondateurs des États-Unis⁵. A l'État féodal, guerrier et donc irrationnel, il oppose le « système industriel » d'entrepreneurs économes.

1783. Saint-Simon rentre en France. Il est caserné à Mézières dans les Ardennes, sur la frontière belge, siège, depuis 1748, de la célèbre École royale du Génie. Cette école militaire forme, « grâce à la langue commune des mathématiques et de l'architecture⁶ », les ingénieurs des places et des tranchées. Le lecteur attentif notera qu'à Leyde aux Pays-Bas, depuis 1575, une semblable école polytechnique et militaire dispense déjà un savoir mathématique et pratique à l'usage des futurs ingénieurs des armées⁷. On ne sait si l'école française s'en est inspirée 173 ans plus tard. On sait en revanche que des étudiants y venaient de toute l'Europe suivre les cours de mathématiques appliquées aux fortifications.

Saint-Simon croise à l'École un nombre étonnant d'animateurs et d'organiseurs de la révolution française, dont l'auteur de *La Marseillaise* Rouget de Lisle (1760-1836), et le futur député à la

² *Lettres à un Américain*, I, 148.

³ M.-G Hubbard, *Saint-Simon*, *op. cit.*

⁴ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Pierre Musso, Que sais-je ?, PUF, 1999.

⁵ Cf. ch. 11, « Du café du commerce aux "Lumières hollandaises" ».

⁶ *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Pierre Musso, *op. cit.*

⁷ Cf. chap. 11, « Du café du commerce aux « Lumières hollandaises » - et de la tolérance au développement séparé (*apartheid*) »

Convention Claude-Antoine Prieur (1763-1832). Les anciens de Mézières comptent aussi Lazare Carnot, député en 1791, membre du Comité de salut public en 1793, et du Directoire en 1795. Il doit régner à Mézières un état d'esprit particulièrement « avancé » pour fournir tant de cadres à la Révolution. Les historiens décèlent en tout cas dans cet enseignement militaire, à la fois théorique et pratique, le creuset français de la « science des ingénieurs », c'est-à-dire d'une certaine modernité, qui n'attend rien moins que de prendre la tête de l'État.

Saint-Simon suit à Mézières les enseignements du mathématicien Gaspard Monge (1746-1818), lui aussi futur député de la République, et fondateur de l'école polytechnique. Ainsi que les cours d'hydrodynamique et d'hydraulique de l'abbé Charles Bossut (1730-1814), jésuite, géomètre, et « Inspecteur général des machines & ouvrages hydrauliques des bâtiments du Roi ». L'art des canaux et des fortifications : entre les places fortes, des réseaux de communication et de transport. Charge aux ingénieurs d'en édifier la structure. « L'école de Mézières joue pour l'élaboration de la théorie du réseau de Saint-Simon, le rôle d'un premier laboratoire⁸ », note encore Pierre Musso, qui est à Saint-Simon ce que Jane Goodall est au chimpanzé.

Disons ici, une fois pour toutes, que l'œuvre de Pierre Musso, enseignant de science politique et ancien membre du conseil d'administration de France Telecom, nous a été précieuse pour saisir la généalogie et l'idéologie des réseaux et de la communication. Il lui revient en particulier d'avoir montré combien Saint-Simon en était le théoricien et l'idéologue primitif, plus d'un siècle avant Norbert Wiener et les cybernéticiens. Il nous revient à nous, à nos risques et périls, d'avoir situé Saint-Simon et le saint-simonisme dans notre généalogie générale de l'*orangisme*, comme le truchement entre l'artificialisme (agricole et industriel) issu des Pays-Bas, et son essor exponentiel vers le « laboratoire planétaire », la *smart planet* et l'actuel monde-machine en voie d'achèvement.

1785. Saint-Simon s'en va parfaire ses enseignements d'hydraulique, du moins en observer les plus beaux ouvrages, au pays maître des eaux et des réseaux : la Hollande. Les historiens se sont longtemps demandé si Saint-Simon ne s'y était pas engagé dans quelque emploi militaire. Musso nous apprend que dans un *Prospectus* de 1817, Saint-Simon rapportera ses observations des digues et canaux hollandais. Il « comparera le système de digues des Hollandais et la stratégie politique que doivent adopter les "industriels", illustrant le lien étroit qu'il établit entre les techniques de gestion de l'écoulement des eaux et celle de la science politique⁹. » La politique des réseaux, la politique comme science des réseaux.

Armé d'un savoir théorique et pratique sur l'art des canaux, Saint-Simon se rend ensuite en Espagne, en 1787, œuvrer à un projet de canal entre Madrid et l'Atlantique. Mais les événements de 1789 le rappellent en France, à Falvy précisément, dans le district de Péronne, où il reste quatre ans. C'est là, sur la terre de ses ancêtres, et devant l'assemblée révolutionnaire des habitants de Falvy, qu'il abandonne son titre de noblesse pour adopter - provisoirement - le nom de Claude-Henri Bonhomme. Le « Picard » d'origine, comme tout « piocheur » si l'on en croit l'étymologie du nom « Picard », conservera des marais de la Somme certaines notions sur la mise en culture par assèchement des sols et canalisation des eaux.

De retour à Paris, Saint-Simon se lance dans les spéculations sur les biens de l'église - nationalisés par la Révolution - grâce aux capitaux de son associé Van Redern, un diplomate prussien rencontré à Madrid. Certains historiens ont même fait de Saint-Simon le plus grand spéculateur de la Révolution, et de sa conversion *citoyenne* un acte d'opportunisme lucratif¹⁰.

Sa richesse lui permet quelques années de vie mondaine à Paris. Mais son amitié avec Redern, nécessairement suspecte aux yeux des révolutionnaires anti-prussiens, lui vaut un an d'incarcération, du 19 novembre 1793 au 28 août 1794. D'abord à Sainte-Pélagie, puis à la prison du Luxembourg,

⁸ *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Pierre Musso, PUF, 1997.

⁹ *Saint-Simon et le saint-simonisme, op. cit.*

¹⁰ Cf. *Saint-Simon ou l'anti-Marx*, Christophe Prochasson, Perrin, 2005.

« l'antichambre de la mort », d'où il est finalement libéré, grâce à son ami Boissy d'Anglas, un conventionnel « modéré ». Il lance depuis sa prison plusieurs maisons de messageries et de voitures publiques ; fait fortune grâce à ses multiples entreprises (commerce du vin, des tissus, etc.) ; et la gaspille somptueusement, devenant l'un des hommes en vue du moment. Il participe même en août 1797 aux négociations franco-anglaises de Lille, probablement comme porte-parole d'un cercle de financiers et de politiciens.

De la finance et du foncier, Saint-Simon est passé au commerce et à l'industrie, d'où brouille et rupture avec Redern. Les deux associés signent un accord le 4 août 1799, par lequel Saint-Simon cède à Redern ses parts dans les propriétés acquises. « Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le projet d'agir d'une manière directe sur le moral de l'humanité, de faire faire un pas général à la science et de rendre l'initiative à l'école française. » (*Histoire de ma vie*, I, 68)

Entretemps, œuvre de la révolution, Mézières est devenue en 1794 la célèbre École de Polytechnique, plus tard surnommée « X ».

L'admission des étudiants à Mézières était jadis étudiée par le roi selon la lignée nobiliaire des prétendants et les états de service de leurs ancêtres. Les candidats passaient ensuite un examen de haute tenue à l'entrée de chaque corps (Artillerie, Marine, Ponts et chaussées, Mines), devant un membre de l'Académie des sciences. Désormais, conformément à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, l'admission des candidats à Polytechnique se fait « selon leurs capacités et sans autre distinction que celle de leurs vertus et leurs talents. » Jusqu'à interdiction expresse des élèves de la « caste ci-devant privilégiée¹¹ ».

Les « capacités » l'ont emporté sur l'hérédité. Mais le nombre d'aspirants ingénieurs, comme le niveau, baissent dangereusement pour la République assiégée. En 1799 puis en 1806 le niveau de l'examen d'entrée sera relevé, et les élèves devront déclarer dès leur entrée à « X » le ou les corps auxquels ils aspirent de servir, ce qu'ils obtiendront suivant leur classement de sortie de l'école. Avec la méritocratie, la Révolution a introduit le ver technocratique dans le fruit républicain.

1798. Ayant abandonné les affaires pour la « carrière scientifique », suite à une rencontre décisive avec le Dr Burdin (1769-1835), qui lui a fait connaître « l'importance de la physiologie » ; Saint-Simon suit trois ans durant les cours de physique de l'École polytechnique, rapatriée de Mézières à Paris ; puis, à partir de 1801, ceux de physiologie, à l'école de médecine de Paris.

Ingénieurs et médecins ne travaillent-ils pas sur les réseaux ? Qu'ils soient artificiels ou naturels ? Saint-Simon dissèque des corps, modèles naturels de rationalité, et des cerveaux, ces réseaux de réseaux. Ses études lui laissent assez de temps pour épouser une demoiselle Goury de Champgrand (1773-1860), compositrice et romancière, dont il divorce au bout d'un an.

Il se rend en Suisse, à Coppet, à l'été 1802, courtiser Mme de Staël, ex-compagne de Benjamin Constant et égérie du mouvement libéral.

C'est à Genève que Saint-Simon entame sa carrière de publiciste - que ne ferait-on pour l'estime d'une telle femme ? - avec la rédaction des *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiées en 1803. Ses réflexions sur « l'eau, les canaux, la circulation des fluides et la communication généralisée¹² » forment l'ébauche de sa philosophie générale, sa matrice intellectuelle, ses théories de l'histoire et de l'organisation des sociétés ; bref, sa *science politique*.

Cette période « épistémologique » de Saint-Simon correspond à celle de l'Empire, durant laquelle la Révolution tâtonne et cherche son issue. Selon Saint-Simon, elle doit, pour aboutir, donner le pouvoir politique *réel* aux intellectuels, tel Newton à qui il confère un statut christique, et qu'il

¹¹ « Le modèle méritocratique entre Ancien Régime et Révolution », Dominique Julia, *La France des X, deux siècles d'histoire*, sous la dir. de B. Belhost, A. Dahan-Dalmedico, A. Picon, Economica, 1995.

¹² *Saint-Simon et le saint-simonisme*, op. cit.

nomme « hommes de génie » - le gouvernement n'étant que leur « intermédiaire auprès des gouvernés¹³ ».

Saint-Simon oppose le modèle de l'académie, œuvre de Richelieu inféodée au pouvoir politique, à celui de Polytechnique, œuvre de la Révolution. À l'érudit, il oppose le « génie », l'ingénieur, celui qui à la fois traduit la nature dans un langage mathématique et la transforme selon ce langage universel. Il estime nécessaire que le savoir ne soit plus accaparé par une caste politique mais qu'il *circule* dans la société, sans médiation entre le peuple et la classe des ingénieurs.

Ainsi triompheraient les Lumières et la Révolution : par le pouvoir conféré aux ingénieurs, aux industriels et scientifiques, débarrassés des « légistes », des « métaphysiciens » et des « littérateurs », qui encombrant les affaires de l'État.

Cependant que sortent les promotions de Polytechnique, Saint-Simon, en même temps qu'il plonge dans ses études, sombre dès 1805 dans la misère. Mécène reconnaissant, il a financé en 1803 la publication du monumental *Cours d'études médicales* du Dr Burdin, ami de Bichat et membre fondateur de la société de Médecine, qu'il considère comme l'un des inspirateurs et initiateurs de sa doctrine. Désormais sans ressource, il occupe pendant six mois un emploi de copiste au Mont-de-Piété ; un ancien domestique le prend en charge pendant quatre ans (ce qui prouve que Saint-Simon ne devait pas être un méchant maître), puis son ancien notaire lui vient en aide.

1808. Ayant étudié la physique des « corps bruts », puis l'anatomie des « corps organisés », Saint-Simon énonce dans son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle* sa théorie de l'« organisme-réseau », dans lequel « c'est l'action des fluides qui a la prépondérance sur celle des solides¹⁴. » Cette loi générale s'appliquerait à tout phénomène aussi bien physique que politique. Elle distingue les corps morts (bruts et solidifiés), des corps vivants (organisés et fluides). De même que le corps humain est innervé de réseaux sanguins et nerveux, le corps social est innervé de réseaux mercantiles et financiers : « L'argent est au corps politique ce que le sang est au corps humain¹⁵. »

Pour ce contemporain de Hegel, dialecticien des idées, la lutte entre les solides (la féodalité) et les fluides (la société-réseau) doit aboutir à la victoire des seconds. « Fluidicité » contre « solidité », ainsi se résumerait la dialectique historique, selon Saint-Simon. Finalement, le galimatias *queer* et postmoderne n'a fait que renchérir en préciosité et en affectation sur nombre de doctrines antérieures.

Inspiré de Descartes, Saint-Simon conçoit dès lors la politique comme « science positive¹⁶ » - la « science de la production ». Elle doit être étudiée et menée de façon rationnelle, scientifique, *organique*, et la révolution française serait la première étape de ce nouveau régime. A la domination par la force et la ruse de l'ancien régime féodal doivent succéder les compétences organisatrices des industriels. A la verticalité du pouvoir féodal, l'horizontalité du réseau et son utopie de l'association libre et universelle - ubiquitaire - des producteurs.

1813. En plein hiver, le 8 décembre, le prophète et martyr de la technocratie écrit dans une lettre :
« Uniquement occupé de l'intérêt général, j'ai négligé mes affaires personnelles au point que voici exactement ma position : depuis plus de trois semaines je mange du pain sec et je bois de l'eau ; je travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à ma dernière chemise pour fournir aux frais des copies nécessaires pour faire connaître mon travail. J'attends

¹³ Cf. *Saint-Simon et le saint-simonisme, op. cit.*

¹⁴ *L'Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, 1808.

¹⁵ *Mémoire sur la science de l'homme*, 1813. A propos de la théorie saint-simonienne des réseaux, lire Pierre Musso, *Critique des réseaux*, éd. La politique éclatée, PUF, 2003.

¹⁶ *Idem.*

des secours avec l'impatience d'un homme accroché à une branche qui pend sur l'abîme le plus profond. »

La mort de sa mère, Blanche-Elisabeth de Rouvroy de Saint-Simon, lui apporte au même moment une pension annuelle de 2000 francs. On vous laisse faire le calcul en euros constants, mais ça ne doit pas faire gros.

« L'intérêt général » progresse d'ailleurs dans le sens de Saint-Simon ; à la fois par immanence, par la simple logique de la rationalité technicienne (primat de l'efficacité et de la puissance) ; et par transcendance, par l'initiative individuelle et collective des hommes et de la classe qui incarnent cette volonté de progrès ; technocrates et technocratie, comme on les nommera un siècle plus tard. Un certain Pierre Michel Moisson-Desroches, polytechnicien et ingénieur des mines (X-M 1810), présente ainsi un plan à Napoléon, en 1814 : « Sur la possibilité d'abrèger les distances en sillonnant l'empire de sept grandes voies ferrées ».

Trop tôt ou trop tard, Napoléon battu à Waterloo, son empire s'effondre, et le plan de Moisson-Desroches finit dans un tiroir. Il inspire néanmoins les futurs développements ferroviaires, dont Moisson-Desroches reste l'initiateur légendaire ; Saint-Simon, le théoricien général ; et les saint-simoniens, les constructeurs effectifs.

Pour achever son œuvre, Saint-Simon lance en effet un appel à collaboration : « J'écris parce que j'ai des choses neuves à dire telles qu'elles ont été forgées par mon esprit ; je laisse aux écrivains de profession le soin de les limer. » C'est ainsi que le jeune normalien Augustin Thierry (1795-1856), son « fils adoptif » selon ce dernier, professeur à Compiègne et futur historien du mouvement communal¹⁷, publie avec lui *De la réorganisation de la société européenne*.

Ce modeste ouvrage à quatre mains lance en cette même année 1814, la carrière de publiciste de Saint-Simon, dont les écrits sont jusque-là restés confidentiels. Résumé : Avec la chute de l'Empire, l'Europe se morcelle. Les royaumes de la Sainte Alliance (Autriche, Prusse, Russie et plus tard Royaume-Uni) entendent restaurer l'Europe de l'Ancien Régime. Avant qu'en France Louis XVIII ne restaure la dynastie des Bourbon, Saint-Simon (et Augustin Thierry) proposent aux dirigeants européens de sortir de cette crise géopolitique « par le haut », dirait-on aujourd'hui.

140 ans avant la CECA (Communauté européenne du charbon et de l'acier) et le Traité de Rome, nos deux penseurs appellent audacieusement à l'union de la France et de l'Angleterre ; prélude à une Union de *toute* l'Europe, à la tête de laquelle les compétents - les *capacités* - occuperaient la place que réclame la nouvelle économie. « Il n'y a point de changement social sans un changement dans la propriété », commencent-ils, rappelant que celle-ci est passée des mains de l'Église et des féodaux à celles des bourgeois. Mais « c'est seulement lorsque la propriété n'est point séparée des lumières que le gouvernement peut reposer solidement sur elle. » Les lumières de leurs amis polytechniciens, il va sans dire. « Il convient donc que le gouvernement appelle dans son sein et fasse participer à la propriété ceux des non-propriétaires qu'un mérite éclatant distingue, afin que le talent et la propriété ne soient pas divisés. »

Capitalistes contre spécialistes ? Capitalistes *et* spécialistes ? Saint-Simon énonce l'association, parfois conflictuelle, de ces deux nouvelles classes dirigeantes issues de la Révolution : les propriétaires, tenants du marché, conférant le pouvoir à l'argent (la « droite »), et les industriels, les technocrates, conférant le pouvoir à l'État et à ses compétents (la « gauche »).

Saint-Simon plaide d'autant mieux la cause des industriels que certains d'entre eux le soutiennent et le protègent. Un poste de sous-bibliothécaire, occupé pendant six mois, ne l'empêche pas de publier en mai 1815 son *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815*, puis de diriger entre

¹⁷ Cf. *Lettres sur l'histoire de France*. 1827

décembre 1816 et mai 1818 la publication des cahiers de *L'Industrie*, avec l'appui du banquier Laffitte - futur premier ministre de Louis-Philippe - et du manufacturier Guillaume-Louis Ternaux (1763-1833).

Ce dernier est l'archétype du héros saint-simonien : le producteur. Issu d'une famille protestante de Sedan, des manufacturiers du textile, il reprend l'entreprise paternelle à 18 ans avec son frère cadet. « Ternaux l'aîné », trop proche de La Fayette, avait dû fuir en Angleterre sous la Terreur. Il en avait ramené des idées novatrices appliquées dans ses manufactures, à son retour en 1798.

Quand Bonaparte, encore premier consul, visite les ateliers Ternaux à Sedan, le 7 août 1803, tel n'importe quel Macron ou Sarkozy de nos jours, des ouvriers s'écrient, « A bas les mécaniques ! » Bonaparte les morigène alors : « Ce n'est que par l'amélioration des procédés industriels qui diminuent la main d'œuvre que l'industrie française pourra cesser d'être inférieure à l'Angleterre. » Et avec l'infériorité industrielle cessera l'infériorité militaro-politique. Les deux Bonaparte, Napoléon I^{er} et Napoléon III, comprennent au mieux le rapport entre puissance industrielle et puissance nationale. Baron et député de la Restauration, ami de Tocqueville et de La Fayette, membre du comité pour l'abolition de l'esclavage, tel est « Ternaux l'aîné », ce mécène libéral de Saint-Simon et de *L'Industrie*¹⁸.

Son cadet, « Ternaux le jeune » est également considéré comme l'un des industriels les plus riches et les plus puissants de son temps. Ses usines emploient des milliers d'ouvriers - 6 000 rien qu'à Reims.

1817. Privé d'Augustin Thierry parti au *Censeur*, journal libéral, Saint-Simon le remplace en août par Auguste Comte (1798-1857), un jeune polytechnicien prodige et républicain (X 1814), boutefeu et bouffon, dont l'activisme aboutit en avril 1816 au licenciement de quinze élèves de sa promotion. Dont le sien.

L'affaire est simple, Comte a besoin d'argent et Saint-Simon d'une plume.

Selon Bruno Gentil, également polytechnicien (X 1855), et biographe d'Auguste Comte, celui-ci ayant dévoré Condorcet, Montesquieu et nombre de livres sur la Révolution durant ses deux ans d'école, se demande « pourquoi la politique ne serait pas l'objet d'une étude sérieuse conduisant à des solutions scientifiquement établies¹⁹. » L'avantage d'une telle conception est, comme on le sait, de soustraire la délibération politique et la direction de la société aux vaines disputes du *populo* (le *demos*), pour y substituer l'avis éclairé et la décision rationnelle des *élites* (les *capacités*). Une idée dans l'air du temps et sur laquelle le jeune Comte (19 ans) rencontre le vieux Saint-Simon (57 ans). Coup de foudre : « C'est l'homme le plus estimable et le plus aimable que j'ai connu de ma vie, écrit Comte, ... aussi je lui ai voué une amitié éternelle et en revanche, il m'aime comme un fils. »

Saint-Simon devait avoir en effet bien du charme intellectuel et moral pour susciter le soutien de si nombreux et si brillants jeunes gens. Il publie donc deux autres volumes de *L'Industrie*, avec l'épigraphe « Tout par l'industrie, tout pour elle ». C'est en fait une revue financée par de riches libéraux - Le duc de la Rochefoucauld, le duc de Broglie, la Fayette, et les banquiers déjà cités, Laffitte et Périer - avec des livraisons auxquelles participent Augustin Thierry, Saint-Aubin, et Jean-Antoine Chaptal, le chimiste et ancien ministre de Napoléon. Auguste Comte se chargeant, en tant que pigiste et salarié, des quatre cahiers du 3^e tome de *L'industrie*. Hélas, la plupart des riches souscripteurs, effarés des idées subversives qu'ils y découvrent, retirent leur appui financier dès octobre 1817 et la désavouent dans une lettre publique au ministre de la Police.

Voilà Auguste Comte à la rue au bout de trois mois. N'importe, il continue de collaborer bénévolement - et secrètement - aux nouvelles publications de Saint-Simon. *Le Politique* en 1818-1819, puis *L'Organisateur*, d'août 1819 à février 1820, que Saint-Simon dit écrire « pour les

¹⁸ Cf. Wikipedia, « Guillaume Louis Ternaux ».

¹⁹ Bruno Gentil, *La Jaune et la Rouge* n°536, revue de l'association des anciens élèves de Polytechnique. Juin/juillet 1992

industriels contre les courtisans et contre les nobles ; c'est-à-dire pour les abeilles contre les frelons²⁰ » - un emprunt à *La Fable des abeilles* de Bernard Mandeville²¹, et en amont à la morale luthérienne ?

Dans la première partie du *Système industriel*, en décembre 1820, Saint-Simon affirme « que tous ses travaux ultérieurs auront désormais pour objet l'établissement d'une doctrine qui puisse servir de base au régime industriel, et que ce travail, quoique scientifique, devait être confié aux philosophes positifs, seuls à même d'observer et de coordonner les généralités positives (...)»²² » Son jeune « élève » Auguste Comte - ils ont 38 ans de différence - étant manifestement ce « philosophe positif plus habile » auquel Saint-Simon confie l'entreprise ; et qui ne le considère plus dans ses lettres que comme « un sympathique vieillard », avec qui il collabore « par reconnaissance », mais n'ayant plus rien à lui enseigner.

Par « industriels », Saint-Simon n'entend pas seulement les patrons d'industrie, mais la classe des producteurs, qui unit aux patrons les artisans et les ouvriers. Une définition des industriels assez moyenâgeuse, que Marx réduira à deux classes antagoniques : les propriétaires et les expropriés. Selon la dialectique historique saint-simonienne, la révolution française doit entériner la victoire des industriels, descendants des communes libres, sinon des Gaulois, sur les nobles et les militaires, descendants des Francs²³.

Aussi bien, Saint-Simon épouse parfaitement cette « opposition de classes » exprimée par la Réforme protestante entre la classe du travail et celle de l'oisiveté. Il dénonce le parasitisme social du personnel politique, aristocrates, ecclésiastiques, ministres et députés, et jusqu'à la famille régnante (les frelons), par opposition à l'utilité des industriels, scientifiques, ingénieurs, financiers (les abeilles). On croirait lire du Calvin, un autre Picard, en sous-texte : « La paresse et l'oisiveté sont maudites par Dieu », rappelait ce dernier aux « parasites » et aux « oisifs », dans ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*.

Les flèches lancées contre la classe parasitaire valent à Saint-Simon des tracasseries judiciaires. D'autant que, fâcheuse coïncidence, une abeille bonapartiste, l'ouvrier sellier Pierre Louvel, assassine un frelon royaliste, le duc de Berry, neveu de Louis XVIII et fils de Charles X, d'un coup de lame en plein cœur, le 13 février 1820.

Saint-Simon rédige quatre *Lettres à Messieurs les Jurés* pour se disculper. Il est acquitté en appel, à l'exultation d'Auguste Comte, « Nous avons eu un procès dont nous sommes victorieusement sortis, avec des doctrines fortement pensées et faisant corps... les procureurs généraux ont été pulvérisés dans notre défense²⁴. »

Ce procès vaut à Saint-Simon l'attention des industriels qu'il tente d'« organiser ». Son nouveau régime à lui, celui dominé par *L'Organisateur*, est minutieusement conçu à leur profit. Sa devise, « Tout par l'industrie, tout pour elle », le résume parfaitement : « La France est devenue une grande manufacture, et la Nation française un grand atelier. Cette manufacture générale doit être dirigée de la même manière que les fabriques particulières²⁵. » A l'américaine. Ou à la néerlandaise.

L'industrie détermine la politique qui doit organiser l'industrie. « L'économie politique est le véritable et unique fondement de la politique », affirme-t-il dans *L'Industrie*. « La politique est donc, pour me résumer en deux mots, la science de la production ». C'est en toute logique que Saint-

²⁰ Cité par M.-G. Hubbard, *op. cit.*

²¹ Cf. chap. 13, « L'Écosse passe à l'orange- Quand les Lumières écossaises théorisent l'industrialisme néerlandais »

²² Michel Bourdeau. *Saint-Simon et Auguste Comte : la fin d'une collaboration, 1822-1824.*

<https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2019-4-page-771.htm>

²³ Cf. *Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la Révolution*, 1820.

²⁴ Cf. Bruno Gentil, *La Jaune et la Rouge* n°536, revue de l'association des anciens élèves de Polytechnique. Juin/juillet 1992

²⁵ *Du système industriel*, 1822.

Simon confie aux producteurs le soin de régner à la Chambre des communes. Leur « pouvoir politique suprême » sera celui de gérer les finances et de voter les budgets, le sang du corps social – d’organiser l’économie, d’administrer l’« organisme-réseau » :

« [La Chambre des communes] sera divisée en trois sections [...]. La première section sera composée de deux cents ingénieurs civils ; la seconde de cinquante poètes ou autres inventeurs en littérature, et la troisième de vingt-cinq peintres, de quinze sculpteurs ou architectes et de dix musiciens.

Cette chambre s'occupera des travaux suivants :

Elle présentera, à l'expiration de la première année de sa formation, un projet de travaux publics à entreprendre pour accroître les richesses de la France et pour améliorer le sort de ses habitants, sous tous les rapports d'utilité et d'agrément ; elle donnera, ensuite, tous les ans, son avis sur les additions à faire à son plan primitif et sur les améliorations dont il lui paraîtra susceptible.

Les dessèchements, les défrichements, les percements de routes, les ouvertures de canaux, seront considérés comme la partie la plus importante de ce projet [...]. »

Saint-Simon exprime pour la première fois l'idée d'un Plan, ici annuel, rédigé sous l'autorité de hauts fonctionnaires, ingénieurs, industriels. Les commissaires au Plan réunis par Jean Monnet 120 ans plus tard seront les exacts descendants de ces *organiseurs* saint-simoniens placés à la tête des affaires de l'État. Et de même les commissaires européens qui, au-dessus des citoyens et des élus, régissent, organisent et accroissent l'Union européenne à la suite de Jean Monnet.

Organisateur, organisation, organe. L'organisateur, personnage central de la science politique saint-simonienne, la science de l'organisation, tient son titre de la racine indo-européenne *werg* ou *worg* : agir, travailler, qui donne *werk* en allemand, et *work* en anglais. On la retrouve en français dans « énergie », cette force en action, et dans « ouvrage ». En latin, *organum* désigne un instrument, moyen, ressort - et en anatomie, l'organe est un élément du corps. Ainsi l'Organisateur saint-simonien donne vie au corps social en le dotant d'organes, de moyens, d'instruments, au premier rang desquels les routes, les canaux et les chemins vicinaux, que Napoléon et Charles X multiplie à l'époque de Saint-Simon. Bientôt, l'effort national se portera sur les chemins de fer, une fois l'organisateur diplômé de « Polytechnique - Ponts et chaussées » (X-PC).

Nous pouvons reconnaître en Saint-Simon le théoricien originel de la technocratie. 1) Par le primat accordé à la technique - réseaux de communication et manufactures - sur le politique ; 2) Par le pouvoir politique accordé aux technocrates ; 3) Par une philosophie générale selon laquelle le bien être moral du peuple découlera de la bonne gestion de l'économie par les industriels.

C'est alors qu'interviennent les artistes, poètes et architectes des deuxième et troisième sections de la Chambre des communes. Ils mettraient leur génie esthétique au service de la première afin que « La totalité du sol français [devienne] un superbe parc à l'anglaise, embelli par tout ce que les beaux-arts peuvent ajouter aux beautés de la nature²⁶. » Une poésie utilitaire en somme, c'est-à-dire anti-poétique. Le « 1 % artistique » de Malraux pour égayer le béton des villes nouvelles et des ronds-points. Saint-Simon - précurseur du *design* - convoque les artistes pour habiller son morne projet techno-scientifique, la France des réseaux et des casernes industrielles.

Il publie donc de septembre 1820 à juin 1822 les brochures formant *Du Système industriel* - corédigées par Auguste Comte - et compose même avec son ex-collègue de Mézières, Rouget de l'Isle, un *Chant des industriels* enseigné aux ouvriers des frères Ternaux. Mais la brouille avec

²⁶ *L'Industrie*, 1816-1817.

Auguste Comte commence alors, et comme souvent, par un malentendu. Auguste Comte qui a écrit un *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, dont il est très fier, souhaite désormais le publier sous son propre nom et rompre avec sa prudente politique d'anonymat.

« Il prétendra que Saint-Simon en avait retardé la publication pendant deux ans parce qu'il voulait le faire paraître sous son propre nom. Il semble en fait que ce ne fut pas le cas, qu'il ait effectivement décidé de faire les frais de l'ouvrage, mais qu'il ait attendu la suite de l'étude qu'Auguste Comte avait annoncée. [...] Finalement Saint-Simon va publier le fameux opuscule, mais la dispute continue : il a prévu de le publier dans la série des Cahiers du *Catéchisme des industriels*, sans nom d'auteur. Auguste Comte exigera qu'il paraisse sous le titre : *Système de politique positive - 1^{ère} partie : par Auguste Comte, ancien élève de Polytechnique*, Saint-Simon s'incline mais lui annonce qu'il cesse toute collaboration avec lui²⁷. »

Fureur noire d'Auguste Comte, envieux de « la réputation grandissante de Saint-Simon dans les dernières années », et qui ne parlera plus de son maître que comme d'un « jongleur », niant toute dette envers celui dont il mit les idées et les intuitions, souvent brouillonnes, en système rigoureux ; imitant jusque dans son évolution religieuse, « l'homme le plus estimable et le plus aimable que j'ai connu de ma vie », et auquel il avait voué « une amitié éternelle ».

Que dit ce plan publié en mai 1822 à cent exemplaires, l'« opuscule fondamental » d'Auguste Comte suivant ses propres dires, tout à la fois son *Discours de la méthode* et son *Manifeste communiste*, republié à mille exemplaires en 1824, et encore en 1854, trois ans avant sa mort ?

Il n'y a pas d'homme « à l'état de nature », il n'y a d'homme qu'en société.

Il n'y a de société humaine que là « où s'exerce une action générale et combinée. » Au contraire d'un groupe animal qui rassemble simplement des individus de même espèce en un même lieu.

Toutes les sociétés humaines n'en forment qu'une seule et passent toutes, nécessairement, par trois phases d'un progrès inéluctable. 1) L'âge « théologique et militaire », dominée par l'imagination et dont l'unique but d'activité est la conquête et le pillage. 2) « L'âge de transition métaphysique » où l'observation et la critique le disputent à l'imagination, de même que la production le dispute à la conquête et que paraît l'industrie. 3) « L'âge scientifique et industriel » où l'observation l'emporte sur l'imagination tandis que la production devient l'unique but de la société.

La société est divisée en classes et ne peut jamais être politiquement meilleure, que ne l'autorise son degré de « civilisation », de progrès scientifique et matériel. Ce progrès qui entraîne le changement d'état politique d'une société dure des siècles et commence bien avant que la vieille société n'ait épuisé son potentiel. L'ancien résiste au nouveau. La classe dirigeante tente d'excéder sa date de péremption, d'où critique et révolution par la nouvelle classe porteuse d'avenir et de progrès.

La « révolution européenne » qui dure « depuis trente ans » menace la société d'« anarchie ». Il lui manque une issue « positive », « constructive ». Les rois ne pensent qu'à restaurer l'ancien régime.

Les peuples refusent tout « gouvernement » et ne pensent qu'à se révolter contre ces tentatives de restauration, sans savoir quel « système » instaurer à la place de l'ancien régime. Or il faut un gouvernement, une « tête pensante », pour unifier, organiser et diriger la société, suivant les « principes organiques » d'une « théorie générale ». Seule la classe des « savants » a la « compétence » et « l'autorité morale » pour établir une « théorie positive » et « scientifique » de la nouvelle société à construire, à l'échelle européenne. Il faut donc en finir avec « l'esprit critique » et la « liberté de conscience illimitée ». « Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en

²⁷ Bruno Gentil, *La Jaune et la Rouge* n°536, revue de l'association des anciens élèves de Polytechnique. Juin/juillet 1992

physique, en chimie, en physiologie, dans ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. »

Il s'agit de fonder une « science politique positive », d'abord nommée « physique sociale » avant qu'Auguste Comte ne la renomme « sociologie » (1839), afin de procéder à une organisation scientifique de la société.

« Dans cette politique, l'espèce humaine est envisagée comme assujettie à une loi naturelle de développement, qui est susceptible d'être déterminée par l'observation et qui prescrit, pour chaque époque, de la manière la moins équivoque, l'action politique qui peut être exercée. L'arbitraire cesse donc nécessairement. Le gouvernement des choses remplace celui des hommes. C'est alors qu'il y a vraiment loi, en politique, dans le sens réel et philosophique attaché à cette expression par l'illustre Montesquieu. Quelle que soit la forme du gouvernement, dans ses détails, l'arbitraire ne peut reparaître, au moins quant au fond. Tout est fixé, en politique, d'après une loi vraiment souveraine, reconnue supérieure à toutes les forces humaines, puisqu'elle dérive, en dernière analyse, de la nature de notre organisation, sur laquelle on ne saurait exercer aucune action. En un mot, cette loi exclut, avec la même efficacité, l'arbitraire théologique, ou le droit divin des rois, et l'arbitraire métaphysique, ou la souveraineté du peuple.

Si quelques esprits pouvaient voir, dans l'empire suprême d'une telle loi, une transformation de l'arbitraire existant, il faudrait les engager à se plaindre aussi du despotisme inflexible exercé sur toute la nature par la loi de la gravitation et du despotisme non moins réel, mais plus analogue encore, comme plus modifiable, exercé par les lois de l'organisation humaine, dont celle de la civilisation n'est que le résultat²⁸. »

Et pourquoi pas une machine à gouverner omnisciente, omnipotente et totalement rationnelle, aussi dépourvue de passion que d'imagination ? Patience, on y arrive deux siècles plus tard.

Saint-Simon, cependant, réduit à la misère noire, se tire un coup de pistolet dans la tête, le 8 mars 1823, après avoir écrit une dernière lettre au bienveillant Ternaux. Auguste Comte l'ayant découvert gisant, appelle le médecin et le veille toute la nuit, alors que Saint-Simon supplie qu'on l'achève. Il perd un œil. Ses mécènes, Ternaux et Laffitte, lui prodiguent de nouveaux secours. Il lui reste deux ans à vivre.

En mai 1823, Olinde Rodrigues (1795-1851), mathématicien réputé, ancien répétiteur à l'École polytechnique, directeur de la Caisse hypothécaire, devient son dernier collaborateur. Saint-Simon rédige le *Catéchisme des Industriels* de décembre 1823 à juin 1824. Quelques adeptes se regroupent, outre Rodrigues qui lui présente Barthélémy-Prosper Enfantin (1796-1864), un de ses élèves de Polytechnique (X 1813), le Dr. Bailly, le juriste Duvergier et le poète Léon Halévy, son ultime secrétaire.

1824. La brouille entre Saint-Simon (64 ans) et Auguste Comte (26 ans), après sept ans de collaboration, se complique de motifs que les spécialistes peinent à démêler²⁹. Conflit de générations, rivalité de théoriciens et divergences de pensées se nouant comme d'habitude de façon inextricable. Auguste Comte est à la fois l'élève et le salarié (!) de Saint-Simon (« deux mille quatre cents francs en douze paiements de deux cents francs chacun... »), qui est à la fois son maître et

²⁸ Auguste Comte. *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*. 1822. Présentation par Angèle Kremer-Marietti. Les éditions Aubier-Montaigne, 1970. p.126

²⁹ Cf. Michel Bourdeau. *Saint-Simon et Auguste Comte : la fin d'une collaboration, 1822-1824*.

<https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2019-4-page-771.htm>

son éditeur/rédacteur en chef. Du moins, quand ses lecteurs et commanditaires lui donnent de l'argent. Nos deux auteurs signent même un contrat où ils conviennent d'avoir recours au « jugement définitif de Monsieur Olinde Rodrigues » en cas de discussions entre eux sur l'application dudit contrat. De cette rupture, on n'a que la version – suspecte - d'Auguste Comte, Saint-Simon étant mort un an plus tard. Essayons donc de nous en tenir aux divergences de pensées qui ne sont d'ailleurs pas simples à déceler.

D'Alembert (1717-1783), mathématicien philosophe et figure majeure des Lumières - que Saint-Simon prétend avoir eu pour précepteur - avait choisi Condorcet (1743-1794), mathématicien philosophe, pour légataire universel et porteur du flambeau. Si Auguste Comte se présente - comme Saint-Simon - en continuateur de Condorcet et de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795), cette référence est évidemment antérieure - 1804 - chez Saint-Simon.

En pratique, Saint-Simon se veut le concepteur d'idées et d'ouvrages dont il laisse aux « écrivains de profession », « le soin de les limer ». Il en confie parfois la rédaction à ses collaborateurs, quitte à critiquer leurs résultats. Il n'a qu'en partie rédigé certains des textes qu'il signe, mais qu'il les signe ou non, il les a tous pensés et discutés avec ses jeunes secrétaires. Ainsi *Du Système industriel* (1821/1822), dont certains cahiers rédigés par Comte font sensation chez les connaisseurs durant le XIX^e siècle et jusqu'à nos jours. De même que Saint-Simon entend « dépasser » le négativisme de *L'Encyclopédie* et de l'encyclopédisme des Lumières pour édifier un nouveau système, « l'industrialisme » ; de même Auguste Comte, se distingue parmi les élèves et héritiers saint-simoniens, en prétendant dépasser le maître de son vivant, élaborant déjà son propre « positivisme ». Si l'on suit bien le résumé du philosophe Michel Bourdeau sur cette rupture entre Saint-Simon et Auguste Comte³⁰, Saint-Simon reproche à Comte d'avoir fait précisément ce qu'il lui avait demandé de faire, et qu'il était lui-même incapable de faire : « notre élève n'a traité que la partie scientifique de notre système, mais [...] il n'a point exposé sa partie sentimentale et religieuse³¹ ».

Saint-Simon avait besoin d'Auguste Comte pour rédiger le volet scientifique de son « système », et Auguste Comte avait besoin de Saint-Simon pour être publié, faire partie d'un réseau et gagner un peu d'argent ; cependant que dans le processus, les deux théoriciens échangeaient, et formaient de concert des idées communes et nouvelles. De sorte que le positivisme n'est, à certains égards, qu'une version parmi d'autres de l'industrialisme et du saint-simonisme, développées par les héritiers et disciples. Ou encore ; que l'industrialisme et le saint-simonisme sont *déjà* du positivisme, tandis que ce dernier est *encore* du saint-simonisme et de l'industrialisme.

Auguste Comte se plaint dans ses lettres :

« Le fait est que depuis quatre ans environ mon éducation dans ce genre est terminée, qu'il [NdA. Saint-Simon] n'a eu plus rien à m'apprendre, et qu'effectivement il ne m'a plus rien appris, et qu'alors la prolongation du même système de conduite n'a plus été que gênante, comme tendant à entraver le développement de mes facultés. » (Lettre à Tabarié du 5 avril 1824)

« Depuis que je n'ai réellement plus rien à apprendre de M. de Saint-Simon, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans et que je ne reste accolé à lui que par reconnaissance de ce que j'en ai appris autrefois, cette prétention est devenue pour moi de plus en plus gênante, en

³⁰ Michel Bourdeau. *Saint-Simon et Auguste Comte : la fin d'une collaboration, 1822-1824*.
<https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2019-4-page-771.htm>

³¹ Œuvres complètes de Saint-Simon, éditées par Juliette Grange, Pierre Musso, Philippe Régner et Frank Yonnet.
Volume IV, p. 2976. PUF, 2012

proportion des efforts qu'il m'a fallu faire pour m'y soustraire, sans que je l'aie toujours pu complètement. » (Lettre à M. d'Eichtal du 1^{er} mai 1824)³²

« Il est clair, selon Michel Bourdeau, que l'initiative de la rupture de 1824 revient à Comte ; clair également que la version que celui-ci en a donnée aussitôt après à ses correspondants ne tient pas. » « J'ai acquis la certitude inébranlable qu'il était choqué de me voir en évidence aux yeux du public, acquérir une importance égale à la sienne. » (Cf. Bruno Gentil, *Éloge d'Auguste Comte*, in *La Jaune et la Rouge* n°536, juin/juillet 1998)

Mais « l'initiative de la rupture » revient généralement au plus jeune des protagonistes qui a besoin de s'opposer pour se poser, quitte à faire de mauvais procès au plus vieux. Meurtre du père, etc. Quant à Saint-Simon, il n'a pas laissé de version de cette rupture. On ne rompt pas avec son secrétaire, on en change. Et l'on a vu qu'Olinde Rodrigues et Léon Halévy devaient être ses derniers secrétaires et ses futurs exécuteurs testamentaires, dans la dernière année de sa vie.

Sur quoi porte donc leur conflit théorique ? Saint-Simon entend instaurer une nouvelle religion industrielle quand Auguste Comte s'en tient – provisoirement - aux seules considérations technoscientifiques. Il se convertira 22 ans plus tard, en 1846, après la mort de son grand amour Clotilde de Vaux (5 avril 1846), fondant alors une « religion de l'Humanité » dotée de rites, d'un calendrier et d'un « grand-prêtre » ; Auguste Comte lui-même.

Saint-Simon plaide dès 1824 pour que cette nouvelle religion adaptée aux nouvelles conditions matérielles d'existence lie et *relie*, par son méta-récit, les organes de l'organisme. « Une société ne peut pas subsister sans idées morales communes ; cette communauté est aussi nécessaire au spirituel, que l'est, au temporel, la communauté d'intérêts³³. »

Notons cependant que Cicéron et Benveniste réfutent cette signification et cette étymologie du mot « religion », que le second fait remonter à *religere* – « recollecter », « reprendre pour un nouveau choix, revenir sur un choix antérieur » (songez au souci et au scrupule *religieux*) ; et non pas à *religare* (« relier »), qui impliquerait une dépendance, une obligation au sens propre, vis à vis de Dieu³⁴.

Ingénieur et non pas linguiste, Saint-Simon commence, à bout de force, la rédaction du *Nouveau Christianisme* qui ne paraîtra qu'après sa mort. Le pouvoir spirituel de Rome, d'abord écorné par le protestantisme, explique-t-il, est en voie d'effondrement sous les coups de la Révolution française :

« Nous devons donc nous regarder comme placés à l'époque du passage de la morale théologique à la morale industrielle. Nous sommes à la dernière période de la transition, à celle où doivent se faire les travaux d'ensemble indispensables pour terminer l'entreprise commencée par Luther³⁵ », affirmait-il déjà dans *L'Industrie*.

Voyez les États catholiques, insiste-t-il dans *Le Nouveau Christianisme*, en comparaison des pays protestants :

« Toutes les branches d'industrie se trouvent paralysées. Les pauvres manquent de travail, et mourraient de faim si les établissements ecclésiastiques, c'est-à-dire le gouvernement, ne les nourrissaient pas. Les pauvres, étant nourris par charité, sont mal nourris ; ainsi leur existence est malheureuse sous le rapport physique. Ils sont encore plus malheureux sous le rapport moral, puisqu'ils vivent dans l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices et de tous les brigandages dont ce malheureux pays est infesté. »

³² Auguste Comte. *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*. op. cit

³³ *Système Industriel*, t.2, III, 51.

³⁴ Cf. Émile Benveniste. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, v.2, p. 265-272. Éditions de Minuit, 1969

³⁵ *L'Industrie*, 1816.

Toujours cette répugnance pour l'oïveté, déjà dénoncée par les réformés. Selon Saint-Simon, Luther « a prouvé d'une manière très nerveuse et très complète que la cour de Rome avait quitté la direction du Christianisme ; que, d'une part, elle cherchait à se constituer en pouvoir arbitraire ; que, d'une autre, elle travaillait à se combiner avec les puissants contre les pauvres. »

Non seulement Rome se serait éloigné du message égalitaire du christ, mais le clergé romain se serait enfermé dans la « théologie », les savoirs superstitieux, et se trouverait dépassé dans « les beaux-arts, dans les sciences exactes, et sous le rapport de la capacité industrielle. » Luther en revanche, devons-nous ajouter nous-mêmes, a institué le *Beruf* (vocation), le salut de l'âme par le travail, sinon le Travail-Salut, le Travail-Dévotion, effectué avec méthode, non par quelques moines dans leur monastère-usine, mais par la communauté entière, la communauté-usine ; et récompensé ici-bas par la prospérité matérielle, signe d'élection divine.

Cependant, poursuit Saint-Simon, les attaques de Luther contre Rome ont failli dans la refondation du culte : « Au lieu de prendre les mesures nécessaires pour accroître l'importance sociale de la religion chrétienne, il a fait rétrograder cette religion jusqu'à son point de départ ; il l'a replacée en dehors de l'organisation sociale. »

Luther aurait détourné ses fidèles des questions communes, de la politique, en les renvoyant dans leurs presbytères. Or, « plus la société fait de progrès, plus elle a besoin que le culte soit perfectionné. » Aussi, la nouvelle religion

« est appelée à lier entre eux les savants, les artistes et les industriels, et à les constituer les directeurs généraux de l'espèce humaine, ainsi que des intérêts spéciaux de chacun des peuples qui la composent ; elle est appelée à placer les beaux-arts, les sciences d'observation et l'industrie à la tête des connaissances sacrées, tandis que les catholiques les ont rangées dans la classe des connaissances profanes³⁶. »

Il va de soi que si la prise du pouvoir par les « directeurs » de la société industrielle est nécessaire, c'est pour le « bien être de la classe la plus pauvre ». Ce tardif souci du peuple chez Saint-Simon, au seuil de sa mort, lui vaut d'être rangé par Marx parmi les « socialistes utopiques » – quoique avec force réticences et critiques³⁷. Cependant, les desseins de Saint-Simon sont plus ambitieux que les projets de petites communautés idéales, expérimentées par Owen, Fourier ou Cabet. Ses vues sont planétaires.

« Pour améliorer le plus rapidement possible l'existence de la classe la plus pauvre, la circonstance la plus favorable serait celle où il se trouverait une grande quantité de travaux à exécuter et où ces travaux exigeraient le plus grand développement de l'intelligence humaine. Vous pouvez créer cette circonstance : maintenant que la dimension de notre planète est connue, faites faire par les savants, par les artistes et les industriels un plan général de travaux à exécuter pour rendre la possession territoriale de l'espèce humaine la plus productive possible et la plus agréable à habiter sous tous les rapports³⁸. »

³⁶ *Le Nouveau christianisme. Dialogues entre un conservateur et un novateur* 1825

³⁷ « De même que le "laboureur" des physiocrates est, non pas l'homme qui laboure la terre, mais le gros fermier, de même le "travailleur" de Saint-Simon et encore plus de ses disciples est, non pas l'ouvrier, mais le capitaliste industriel ou commerçant. [...] D'ailleurs, il ne faut pas oublier que c'est seulement dans son dernier écrit, *Le Nouveau Christianisme*, que Saint-Simon s'est constitué le défenseur de la classe ouvrière et s'est assigné son émancipation comme but. Tous ses écrits antérieurs ne font que glorifier la société bourgeoise moderne comparée à la société féodale et exalter les industriels et les banquiers relativement aux maréchaux et fabricants de lois de la période napoléonienne. Quelle différence avec les écrits d'Owen, qui sont de la même époque ! », *Le Capital*, Livre III, 1894.

³⁸ *Le Nouveau christianisme. Dialogues entre un conservateur et un novateur* 1825.

Son bien-être, la « classe la plus pauvre » l'obtiendrait en exploitant la planète comme main d'œuvre servile, en creusant des canaux, terrassant les campagnes, posant des rails sous le regard bienveillant de leurs technomaîtres. Quoi de neuf, sinon la mise au niveau *industriel* d'une vieille morale du travail, aussi abrutissant soit-il, inspirée des moines et des pasteurs.

Face à l'individualisme de l'époque moderne, Saint-Simon cherche comment tisser le *lien*, comment *relier* (religion), les *producteurs* aux *organiseurs*. Et tant pis pour l'étymologie. D'où le titre du livre de Pierre Musso, *La religion industrielle* : le progrès techno-scientifique apporte à l'Humanité son Grand récit, et à l'Histoire un *sens*, une direction.

Le catéchisme saint-simonien effectue un double mouvement symbolique. Vertical d'abord, en ramenant sur Terre la promesse du paradis céleste. Horizontal ensuite, en déplaçant le mythe de l'« âge d'or » du jardin d'Éden antérieur, vers l'avenir radieux promis par l'Industrie. Pour Saint-Paul, « la fin des temps » est proche. Saint-Simon oppose au sens de l'histoire *régressif* du récit biblique, un sens *progressif* : « Aujourd'hui [...], c'est sur l'avenir que l'homme doit principalement fixer son attention³⁹. »

L'industrie apportera Prospérité et Salut. Avec - après - Condorcet, Saint-Simon invente le « progressisme », cette idéologie gluante qui coagule, dès son énonciation et jusqu'à nos jours, progrès social et progrès technique, désignant le *sens*, métaphysique et historique, de nos existences toujours plus matérielles. Voilà comment deux siècles plus tard la France peut être dirigée par un président *En marche*. Tout à la fois de droite *et* de gauche. Machine avant, toute ! Droit devant !

Sur son lit de mort, le 19 mai 1825, Saint-Simon expose à ses fidèles la tâche qui leur reste à accomplir :

« Depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée : vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un immense résultat. La poire est mûre, vous pouvez la cueillir. La dernière partie de mes travaux, *Le Nouveau Christianisme*, ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer...⁴⁰ »

La nouvelle religion saint-simonienne avait ses préfigurations - culte athée de la Raison (1793/94) et culte déiste de l'Être suprême (1794) - elle aura ses adeptes, ses schismes, sa réplique positiviste avec la religion de l'Humanité prêchée par Comte (1846-1857) ; elle a tout de suite ses railleurs. Stendhal considère le *Nouveau christianisme*, dès sa parution, comme un « cousin du charlatanisme⁴¹ ». Individualiste et mauvais esprit, le Grenoblois s'esclaffe des prétentions de l'industrialisme - et du puritanisme - à faire de nous des machins sociaux de la machine sociale. Quatre-vingt-cinq ans avant *L'éthique protestante* de Max Weber, industrialisme et puritanisme sont déjà pour lui des synonymes, et des synonymes d'une vie de caserne, industrielle et sans joie :

« Il y a la gaieté physique de la jeunesse qui passe bientôt avec la chaleur du sang et qui est finie à vingt-cinq ans : je ne vois pas les passions qui font jouir. Il y a tant d'*habitude de raison* aux États-Unis, que la cristallisation [l'amour] y a été rendue impossible. [...] La religion chrétienne, interprétée par les jésuites, est beaucoup moins ennemie de l'homme, en ce sens, que le protestantisme anglais ; elle permet au moins de danser le

³⁹ *De l'organisation sociale*, 1824.

⁴⁰ *Le Globe*, 30 décembre 1831.

⁴¹ *D'un nouveau complot contre les industriels*, 1825.

dimanche ; et un jour de plaisir sur sept, c'est beaucoup pour le cultivateur, qui travaille assidûment les six autres »,

notait-il déjà à propos de l'Amérique protestante dans *De l'amour* en 1820.

Stendhal devait se gausser un an plus tard, dans ses *Souvenirs d'égotisme*, de ce prétendu salut apporté par le travail à l'usine en pays protestant :

« Je sentis sur le champ le ridicule des dix-huit heures de travail de l'ouvrier anglais. Le pauvre Italien tout déguenillé est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l'amour, il se livre 80 à 100 jours par an à une religion d'autant plus amusante qu'elle lui fait un peu peur, etc., etc. Mes compagnons se moquèrent rudement de moi. Mon paradoxe devient vérité à vue d'œil, et sera lieu commun en 1840. Mes compagnons me trouvaient fou tout à fait quand j'ajoutais : "Le travail exorbitant et accablant de l'ouvrier anglais nous venge de Waterloo et de 4 coalitions. Nous, nous avons enterré nos morts, et nos survivants sont plus heureux que les Anglais". »

Mais les saint-simoniens goûtent peu la nostalgie romantique. Leur secte se forme dès la sortie des obsèques de Saint-Simon auxquelles assistent Augustin Thierry et Auguste Comte. Les six disciples regroupés autour de Rodrigues et Enfantin, avec Bazard et Buchez, fixent leur doctrine, et organisent leurs prédications (conférences), notamment auprès des étudiants de Polytechnique chez qui ils recrutent (Transon, Lechevalier, Hoart, Cazeaux, Chevalier, Reynaud, Fournel...). Ils lancent un hebdomadaire, *Le Producteur, journal de l'Industrie, des Sciences et des Beaux-Arts*, dont l'éditeur est l'avocat libéral Antoine Cerlet (1797-1849), et qui se donne pour but

« de développer et de répandre les principes d'une philosophie nouvelle. Cette philosophie, basée sur une nouvelle conception de la nature humaine, reconnaît que la destination de l'espèce, sur ce globe, est d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage, la nature extérieure⁴². »

Auguste Comte qui est financièrement aux abois, accepte d'y écrire à titre d'expédient, malgré sa défiance réciproque avec les saint-simoniens « orthodoxes » - d'autant que Cerlet est de ses amis. Il publie deux séries d'articles⁴³, l'hiver 1825/26, tout en préparant le « cours de philosophie positive » qu'il compte donner à domicile, dans son salon, faute d'autre local. Mais un an après son lancement, l'hebdomadaire devient mensuel, avant de sombrer six mois plus tard.

Auguste Comte sombre avec. Surmenage cérébral. Crise nerveuse en février 1826, crise de folie en avril, fugue du foyer conjugal, errance, tentative de noyade, internement dans la clinique du docteur Esquirol jusqu'en décembre, retour au domicile, tentative d'auto-égorgement, nouvelle tentative de noyade en mars 1827... On ne peut s'empêcher de penser que le combat des apôtres de la rationalité technicienne - Saint-Simon, Auguste Comte, etc. - contre l'irrationnel délirant, est tout d'abord personnel. Ils présentent à n'en pas douter, eux et bien d'autres de leur temps et de leur milieu, des signes de trouble mental dont l'étiologie remonte à l'enfance, à l'histoire et aux conditions familiales - la contiguïté du génie et de la folie étant d'ailleurs un cliché romantique - mais on ne va pas les psychanalyser ici, *post-mortem* et deux siècles plus tard.

Il est également frappant de voir des parents, des femmes, des amis, des pairs, des disciples, des protecteurs, venir au secours de ces obscurs penseurs, aux caractères et aux quotidiens infernaux, longtemps et fidèlement souvent, et les soutenir de leurs soins, de leur affection, de leur entregent, de leur argent. Des romans vrais se vivent, que des survivants chuchotent ou laissent entendre. Ainsi

⁴² *Le Producteur*, II. 159.

⁴³ Cf. *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, et *Considérations sur le pouvoir spirituel*

Comte, grosse tête, mais visage ingrat de petit rouquin taché de vérole, fréquente de son propre aveu « les dégoûtantes beautés » du Palais royal. Les grisettes vénales. Et parmi celles-ci, Caroline Massin (1802-1877), une femme intelligente et instruite - ni plus, ni moins qu'une *escort girl* d'aujourd'hui.

Il semble que Caroline Massin compte également Antoine Cercllet, l'éditeur du *Producteur*, parmi ses habitués. Cercllet ne se contente pas d'introduire Auguste Comte au *Producteur*, il finance, paraît-il, le « cabinet de lecture » (la librairie), ouverte en 1823 par Caroline Masson, où Comte la rencontre à nouveau, boulevard du Temple. Il s'éprend. Ils s'épousent - afin de faire radier Caroline des registres policiers de la prostitution, suivant certains. Cercllet étant témoin au mariage. Ils se rangent. Vingt ans de servitude conjugale tissés de tendresses et de querelles, de coups durs et d'éclaircies, de dépressions et de rémissions, jusqu'à l'amicale séparation en 1842.

A partir de 1828, le premier des saint-simoniens dissidents - du vivant même du Maître - reprend peu à peu ses cours de maths privés, ses contributions journalistiques et son *Cours de philosophie positive*. Il participe au *Nouveau Journal de Paris*, un quotidien libéral, ainsi qu'au *Journal du génie civil, des sciences et des arts*, une publication à destination des ingénieurs que lisent de nombreux polytechniciens. « Il encourage le développement industriel et l'introduction des machines, tout en se détachant progressivement du point de vue libéral des capitalistes, en raison de ses préoccupations grandissantes pour la classe ouvrière⁴⁴. » Bref Auguste Comte est « de gauche », membre avant la lettre de la social-technocratie.

Il reprend également ses leçons de philosophie positive interrompues par sa crise de folie, trois ans plus tôt ; à domicile, chez lui, rue Saint-Jacques, à partir du 4 janvier 1829, en présence de scientifiques, médecins et polytechniciens illustres ; le physicien grenoblois, Joseph Fourier, le premier à avoir parlé de « l'effet de serre », le physiologiste Blainville, le mathématicien Binet, le docteur Esquirol, etc. L'appui du fidèle Ternaux lui permet de déplacer son cours à l'Athénée, l'équivalent privé du Collège de France, de décembre 1829 à novembre 1830, 72 séances en tout, atteignant un public de 200 personnes.

Les saint-simoniens orthodoxes, de leur côté, et conformément aux vues de leur maître - selon qui la nouvelle religion doit avoir son dogme, son culte, son clergé et ses chefs, élisent leurs deux « Pères suprêmes », Bazard et Enfantin, le 25 décembre 1829. La « Famille » se réunit trois fois par semaine rue Monsigny à Paris, dans ce qui ressemble à leur Temple. Les rejoignent Charles Lambert (1804-1864), les frères Talabot, futurs patrons de chemins de fer, les polytechniciens Gabriel Lamé (1795-1870) et Émile Clapeyron (1799-1864). 68 polytechniciens, comme le dit Enfantin, « se mirent sous ses ordres ».

Naturellement les disciples entendent dépasser le maître. C'est l'objet de *L'Exposition de la doctrine saint-simonienne* sous forme de conférences préparées collectivement durant 1829 et au début de 1830, et le plus souvent prononcées par Bazard. Cette *Doctrine*, sous son influence, prône la collectivisation des moyens de production industrielle, voire leur étatisation sous « magistrature industrielle ».

Rien ne manque à la secte, ni la mystique des liens religieux tissés entre frères, ni les sermons du dimanche, ni le mystère de la transsubstantiation conféré au Travail et à l'Industrie, ni la figure christique de Saint-Simon, père de la nouvelle Église guidant ses pèlerins au Paradis (terrestre). Même « Jésus vit en Enfantin », croit savoir l'un d'eux, alors que lui-même se verrait plutôt comme « descendant direct de Saint-Paul⁴⁵ ». Bref. Voilà d'où vient la technocratie française. Voilà les maîtres des futures compagnies ferroviaires, sidérurgiques, bancaires, commerciales, et jusqu'à notre programme nucléaire. De ce mysticisme balourd et béat !

⁴⁴ Suivant Wikipedia qui cite Mary Pickering, *Auguste Comte. An intellectual Biography*. Vol.1, p.406

⁴⁵ *Lettre à Duveyrier sur la vie éternelle*, 1830.

On se demande si les saint-simoniens ne susciterent pas d'emblée l'hilarité générale - Stendhal mis à part. Ils envoient leurs missionnaires dans douze arrondissements de Paris, dans le Midi, dans l'est, dans l'ouest, et en Belgique (avec le succès que l'on connaît), munis de leur nouveau journal, *L'Organisateur* dont la devise, également formulée par Saint-Simon, proclame : « Tous les privilèges de la naissance, sans exception, seront abolies. A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres⁴⁶ ». Ils récupèrent ensuite le journal libéral *Le Globe*, colporté par *L'illustre Gaudissart* (Balzac, 1833), à la tête duquel se place Pierre Leroux (1797-1871), inventeur contesté du néologisme « socialisme ». Un millier d'abonnés pour un tirage de 2500 exemplaires, entre novembre 1830 et septembre 1831.

En juillet 1830, les « Trois Glorieuses » remplacent le dernier roi Bourbon Charles X - le dernier frère de Louis XVI - par Louis-Philippe, duc d'Orléans (1773-1850), et filleul de ce même Louis XVI. Tout le monde est dans la rue. Les élèves de Polytechnique montent aux barricades avec les ouvriers. Même Auguste Comte aurait été vu les armes à la main. Il fonde en tout cas, en août 1830, l'association polytechnique dont l'objet fraternel est d'offrir des cours de science gratuits aux prolétaires.

Louis-Philippe se veut un « prince citoyen » et *moderne*, avec, comme Valéry Giscard d'Estaing et Emmanuel Macron, « le juste milieu » pour idéal, joignant la stabilité monarchique à la révolution libérale. Un aboutissement des idées de 1789, selon certains. Pour les saint-simoniens, son avènement confirme leur théorie, et fouette leurs ardeurs industrielles : « Jusqu'ici, le saint-simonisme a été une doctrine, et nous avons été des docteurs. Nous avons enseigné ; nous allons réaliser... », déclare Enfantin, solennel, lors de la séance du 27 novembre 1831.

Louis-Philippe crée en mars 1831 un ministère du Commerce et des Travaux publics. Mais s'il entend mener de grands travaux, il doit d'abord mater les révoltes. Son premier ministre, le banquier grenoblois Casimir Perier (1777-1832) est aussi dur en répression qu'il est ultra-libéral en économie. Il refuse la fixation des prix et des salaires réclamée par les ouvriers. Les canuts lyonnais s'insurgent (une fois de plus), en novembre 1831, pour « le tarif minimum ». C'est alors que paraît sur leurs drapeaux noirs la terrible devise, « vivre en travaillant ou mourir en combattant ». 150 morts et 500 blessés (de part et d'autre) pour une simple revendication économique. Échec et nouvelle révolte, en avril 1834, fomentée en sous-main par les républicains. 200 morts, 10 000 arrestations et nouvel échec.

Entretemps Lyon est devenue « la Jérusalem nouvelle, la cité sainte de la religion saint-simonienne⁴⁷. » Une douzaine de missionnaires part s'y installer, certains s'embauchent en atelier, comme les futurs prêtres-ouvriers et les « établis » maos. Michel Chevalier (1806-1879), ingénieur polytechnicien (X-1823), et futur conseiller économique de Napoléon III, prêche dans le journal des canuts : « Le canon de Lyon est le premier signal d'une grande œuvre à accomplir », une « œuvre sainte et religieuse », à savoir « pacifier, harmoniser, relier toutes les industries, tous les travailleurs du globe⁴⁸. »

« Église », « catéchisme », « missionnaires », ces termes et ces formes ecclésiastiques rappellent que l'église catholique a construit durant des siècles un cadre mental et un modèle d'organisation indépassé, avec son clergé, sa hiérarchie, ses ordres et ses œuvres. Voir le *Comité invisible*, cet énième avatar des sectes et sociétés secrètes au début des années 2000.

L'insurrection canuse coïncide avec, sinon accélère, le second « schisme » de l'église saint-simonienne - après le départ de Philippe Buchez (1796-1865), revenu au catholicisme en 1830. Ce « schisme » oppose les deux « pères » de l'église saint-simonienne, Saint-Amand Bazard, le socialiste, et Prosper Enfantin, le libéral - et leurs deux visions d'un même technocratisme.

⁴⁶ Pierre Musso. *Saint-Simon et le saint-simonisme*. PUF, Que-sais-je ? 1999

⁴⁷ Fernand Rude, *La Révolte des canuts (1831-1834)*, 2007.

⁴⁸ *L'Écho de la Fabrique*, 18 décembre 1831.

Saint-Amand Bazard (1791-1832), condamné à mort après sa participation à une série de complots brouillons et ratés contre Charles X, entré en clandestinité et ressurgi en 1825, assurait depuis 1828 les prêches de la rue Taitbout. Mais face à lui se dresse l'autre figure du mouvement, Prosper Enfantin (1796-1864), de cinq ans son cadet, fils de banquier et de bonne famille, entré à Polytechnique en 1813, et entrepreneur de chemins de fer avec les deniers du banquier Laffitte. Il est « un véritable laboratoire à idées », décrivent ses amis saint-simoniens. Une personnalité effervescente, extravertie et expansive - un gourou, dirait-on aujourd'hui - en contraste avec la réserve, la froideur, la structure logique de Bazard.

Les saint-simoniens avaient maintenu jusqu'à l'épisode lyonnais l'unité de leur mouvement, son indétermination et son ambivalence (sociale et libérale), en les nommant conjointement « Pères suprêmes ». Mais la balance penche de plus en plus du côté d'Enfantin, plus jeune et « charismatique », suivant le cliché. Enfantin est brillant. Enfantin a toujours une idée d'avance à proposer à ses compagnons éblouis : pourquoi ne pas supprimer l'héritage afin de se débarrasser des « frelons », de la classe oisive - du capitalisme de rente dirait Macron - qui vit sur le dos de la société. Sa maison de la rue Monsigny où il vit avec Transon, Cazeaux et Chevalier, et que fréquente une trentaine de proches, devient le centre du saint-simonisme. Une ruche à idées, une communauté avec ses règles et ses rites. Bazard est mis en minorité.

En août 1831, le sous-titre du *Globe* devient ainsi : *Journal de la religion saint-simonienne*. Une formule qui jure avec la formule de Saint-Simon d'« abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme », que défend Bazard. Celui-ci quitte l'Église et meurt en 1832. Gustave d'Eichthal, l'un de ses membres, expliquera trente ans plus tard comment il avait aidé Enfantin à se débarrasser des « doctrines plus ou moins communistes que l'école avait d'abord formulées sous l'inspiration de Bazard⁴⁹. »

« Le communisme avait été détruit dans l'école avant sa dissolution. [...] C'est là - c'est-à-dire dans la lutte contre Bazard - que remonte pour moi l'abandon des doctrines communistes, adoptées par moi comme par tous nos amis dans l'entraînement d'une première élaboration. C'est là aussi ce qu'il faudrait qu'on n'oublie jamais, quand il s'agit des doctrines saint-simoniennes. Elles comprennent deux phases, l'affirmation de Bazard et la protestation d'Enfantin⁵⁰. »

Il fallait trancher entre deux interprétations du culte, la lutte sociale ou la construction de réseaux techniques, le communisme ou la communication, la conflictualité politique ou l'association universelle. La pratique saint-simonienne pouvait revêtir deux formes, soit le culte des réseaux - d'Enfantin et Chevalier -, soit le communisme de Bazard et de la gauche saint-simonienne, avec Buchez et Leroux. Le « schisme » a permis le triomphe de la première et l'abandon de la seconde - jusqu'à ce que Marx et Engels, « saint-simoniens » scientifiques ne la restaurent. Au moment où les canuts affirment la primauté des luttes sociales sur la technique industrielle, l'aile réformiste saint-simonienne dominée par les polytechniciens répond à cette révolte en termes techniques de réseaux, abandonnant toute idée de transformation socialiste, et se dissociant du mouvement social. La « communication » l'emporte sur le « communisme ».

Michel Chevalier l'explique dans une célèbre série d'articles du *Globe*, en février 1832, intitulée « Le Système de la Méditerranée ». L'association universelle des travailleurs, la paix entre les peuples, entre l'Orient et l'Occident, se gagneront par l'industrie et les réseaux d'échange. Grâce aux chemins de fer, grâce aux ports et aux réseaux de fret, la Méditerranée cessera d'être une « arène » où « l'Orient et l'Occident se sont livrés bataille », pour devenir un « forum sur tous les

⁴⁹ Cité par Pierre Musso, *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, P.U.F., 1997.

⁵⁰ Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds d'Eichthal, 14 394/8.

points duquel communieront les peuples jusqu'ici divisés. » Sept ans après la mort de Saint-Simon, cette série d'articles précise la doctrine et prend valeur de manifeste.

« Améliorer la communication, c'est travailler à la liberté réelle, positive et pratique... c'est faire de l'égalité et de la démocratie. Des moyens de transport perfectionnés ont pour effet de réduire les distances non seulement d'un point à un autre, mais également d'une classe à une autre⁵¹ »,

insistera-t-il plus tard.

Connecting people. Il est stupéfiant de constater combien les promoteurs de la télématique des années 1980 (Attali, Nora-Minc), des « autoroutes de l'information » des années 1990 (Al Gore), d'Internet, des « réseaux sociaux » et des constellations de satellites des années 2000-2010-2020 (Google, Facebook, Musk), ne font que rabâcher un saint-simonisme (industrialisme/positivisme) vieux de deux siècles. Il est tout aussi stupéfiant de considérer combien la communication n'en a jamais fini d'atteindre son but.

Charge aux polytechniciens, dans ces années 1830, de réaliser la doctrine. La science doit enfanter, l'*ingénieur* doit *engendrer*. « L'École polytechnique doit être le canal par lequel nos idées se répandent dans la société », déclare Enfantin. Le *canal* par lequel répandre et réaliser les idées saint-simoniennes. Polytechnique compte alors cent trente saint-simoniens convaincus, sans compter les sympathisants et lecteurs du *Globe*⁵². Une dizaine sont aux Mines. Les plus nombreux, aux Ponts. Débarrassée de ses tendances communisantes, voilà l'œuvre d'un « Picard », visiteur des États-Unis et des Pays-Bas, théoricien des réseaux et des Grands travaux, sur le point de se concrétiser.

A suivre...

Tomjo & Marius Blouin
avril 2023

⁵¹ *Lettres sur l'Amérique du Nord*, 1836.

⁵² « Générosité sociale et aspirations technocratiques : les Polytechniciens saint-simoniens », Antoine Picon, *La France des X*, *op. cit.*.